

Slavoj Žižek

Quelques réflexions
blasphématoires

Islam et modernité

essai traduit de l'anglais
par Laure Manceau

Jacqueline Chambon

C'est maintenant, alors que nous sommes tous sous le choc du massacre qui a eu lieu dans les bureaux de *Charlie Hebdo*, qu'il nous faut avoir le courage de penser. C'est maintenant, et non plus tard, quand les choses se seront apaisées, comme essaient de nous en convaincre les adeptes de la sagesse bon marché : ce qui est difficile à concilier, c'est justement la réaction à chaud et l'acte de penser. Penser la tête froide, une fois que tout est fini, ne produit pas de vérité plus équilibrée, ça ne fait que normaliser la situation en nous permettant d'éviter tout ce que la vérité a de tranchant.

Penser signifie dépasser le pathos de la solidarité universelle qui a éclaté dans les journées qui ont suivi la tuerie, pour culminer le dimanche 11 janvier avec le spectacle des grandes figures de la politique de la planète se donnant la main, de Cameron à Lavrov, de Netanyahu à Abbas – une parfaite illustration de ce qu'est l'hypocrisie. Lorsque le cortège parisien est passé sous sa fenêtre, un citoyen anonyme a mis à plein volume l'*Ode à la joie* de Beethoven, hymne non

officiel de l'Union européenne, ajoutant une touche de kitsch politique à la farce déjà écœurante de Poutine, Netanyahu et consorts marchant bras dessus, bras dessous – ceux-là mêmes qui sont responsables du chaos dans lequel nous nous trouvons. Bien que résolument athée, je pense que Dieu lui-même n'a pas dû supporter une telle énormité et qu'il s'est senti obligé d'intervenir par le biais d'une autre énormité, digne cette fois de l'esprit de *Charlie Hebdo* : pendant que le président François Hollande prenait dans ses bras Patrick Pelloux, médecin et chroniqueur à *Charlie Hebdo*, devant les locaux du journal, un pigeon a déféqué sur l'épaule droite du président, sous les yeux de l'équipe, qui a essayé tant bien que mal de réprimer un fou rire – réponse on ne peut plus divine du Réel à ce détestable rituel. En réalité, le vrai geste *Charlie Hebdo* aurait été de publier en une du journal une caricature de mauvais goût qui, sans détours, aurait tourné cet événement en ridicule, avec des dessins de Netanyahu et Abbas, Lavrov et Cameron, et d'autres couples encore s'enlaçant et s'embrassant passionnément tout en aiguisant des couteaux dans leur dos.

Il y a, par ailleurs, un aspect des événements récents en France qui semble être passé relativement inaperçu : les affiches et autocollants ne clamaient pas seulement

Je suis Charlie ! mais aussi *Je suis flic !* L'unité nationale célébrée et à l'œuvre lors de ces grands rassemblements n'était pas seulement l'union du peuple par-delà les ethnies, les classes sociales et les religions, mais aussi (et peut-être surtout) l'union du peuple avec les forces de l'ordre. La France était jusqu'à maintenant le seul pays occidental (à ma connaissance) où les policiers étaient la cible constante de blagues cruelles les faisant passer pour des imbéciles et des personnes corrompues (pratique autrefois courante dans les anciens pays communistes). Mais aujourd'hui, au lendemain de la tuerie de *Charlie Hebdo*, on applaudit la police, on en fait l'éloge, on l'étreint comme une mère protectrice – et pas seulement la police, mais aussi les forces spéciales (les CRS, à qui l'on criait en 1968 : « CRS, SS ! »), les services de renseignements, tout l'appareil d'État relatif à la sécurité – pas de place pour Snowden ou Manning dans ce nouvel univers. Pour citer Jacques-Alain Miller : « Sauf dans la jeunesse pauvre d'origine arabe ou africaine, le ressentiment à l'endroit de la police n'est plus ce qu'il était. Reste que la faveur, la ferveur, que la police a rencontrée dans la population parisienne dimanche dernier est un phénomène inédit. Du jamais-vu, sans doute, dans l'histoire de France. » Ce que l'on peut être amené à voir à l'occasion en France et dans le monde,

dans des moments privilégiés, c'est « l'osmose d'une population avec l'armée nationale destinée à la protéger des agressions extérieures. Mais l'amour de la population pour les forces de répression intérieure¹ ? » La menace terroriste aura ainsi réussi l'impossible : réconcilier la génération contestataire de 1968 avec son pire ennemi, autour de ce qui serait une version française populaire du Patriot Act, appliquée sous les vivats du public, les gens se prêtant de bonne grâce à la surveillance généralisée. Alors comment en est-on arrivé là ?

I

L'islam en tant que mode de vie

Les moments d'euphorie qu'ont connus les manifestations parisiennes témoignent de toute évidence d'un triomphe de l'idéologie : ils fédèrent la population contre un ennemi dont la présence, fascinante, gomme temporairement les antagonismes existants. La question qu'il faut se poser est celle-ci : ces moments, qu'occultent-ils ? Qu'est-ce qui se cache derrière ces écrans de fumée ? Naturellement, nous devons condamner pleinement ce massacre, qui est une attaque contre l'essence même de nos libertés, et le condamner sans réserve (et non avec des commentaires du type : « Quand même, à *Charlie Hebdo*, ils provoquaient et insultaient trop les musulmans »). De même, nous devons rejeter toute proposition qui consiste à faire du contexte plus large une circonstance atténuante : les frères qui ont attaqué le journal étaient profondément affectés par les exactions de l'occupation américaine en Irak (d'accord, mais alors pourquoi ne pas avoir attaqué une base militaire américaine au lieu de s'en prendre à un journal satirique français ?) ; en Occident, les musulmans

sont de fait une minorité exploitée et à peine tolérée (on peut en dire autant et même plus des Noirs africains et pourtant ils ne versent pas dans les attentats à la bombe et les massacres), etc. Le problème, quand on se met à évoquer à des fins d'excuse l'arrière-plan complexe d'un événement, c'est que l'on peut aussi le faire au profit d'Hitler : son accession au pouvoir est en partie due au sentiment d'injustice provoqué par le traité de Versailles, mais cela ne change en rien le fait que nous nous devons de combattre le régime nazi par tous les moyens à notre disposition. L'important n'est pas de savoir si les griefs qui conditionnent les actes terroristes sont avérés ou non, mais plutôt quel projet politico-idéologique émerge en réaction à ces injustices.

Mais tout cela ne suffit pas – il faut pousser le raisonnement plus loin, et cette réflexion n'a absolument rien à voir avec une relativisation facile du crime (la rengaine sur l'air de « Mais qui sommes-nous en Occident pour condamner de tels actes alors que nous sommes responsables de terribles massacres dans le Tiers-Monde ? »). Elle n'a rien à voir non plus avec la peur pathologique qu'a, en Occident, la gauche libérale d'être coupable d'islamophobie. Pour ces faux partisans de la gauche, toute critique de l'islam est une expression de l'islamophobie occidentale : Salman Rushdie

a inutilement provoqué les musulmans et mérite donc (en partie, du moins) la fatwa qui le condamne à mort, etc. Le risque d'une telle posture est prévisible : plus la gauche libérale occidentale ressasse sa culpabilité, plus les fondamentalistes musulmans l'accusent d'être une hypocrite qui cherche à masquer sa haine de l'islam. Cette constellation reproduit à la perfection le paradoxe du surmoi : plus on obéit à ce que l'Autre exige de nous, plus on se sent coupable. Il semblerait donc que plus on tolère l'islam, plus la pression qu'il exerce sur nous augmente...

C'est pour cela que je trouve insuffisantes les invitations à la modération, comme cet appel de Simon Jenkins paru dans *The Guardian* le 7 janvier, pour qui notre devoir est de « ne pas réagir de manière excessive, de ne pas surmédiatiser les conséquences, mais de traiter chaque événement comme une irruption accidentelle de l'horreur² » – or l'attaque contre *Charlie Hebdo* n'a rien d'accidentel, elle résulte au contraire d'un programme politique et religieux bien précis, et s'inscrit en tant que telle dans un contexte bien plus vaste.

Plutôt que diaboliser les terroristes en les présentant comme des fanatiques suicidaires, j'estime nécessaire, et probablement plus efficace, de briser ce mythe diabolique. Il y a longtemps, Friedrich Nietzsche s'est

rendu compte que la civilisation occidentale allait droit vers le Dernier Homme, créature apathique sans passions ni engagements. Incapable de rêver, fatigué de la vie, il ne prend pas de risques, ne recherche que son confort, sa sécurité et la tolérance entre les hommes : « Un peu de poison de-ci de-là, pour se procurer des rêves agréables. Et beaucoup de poisons enfin, pour mourir agréablement. [...] On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit : mais on respecte la santé. “Nous avons inventé le bonheur”, disent les derniers hommes, et ils clignent de l’œil³. »

On pourrait effectivement dire que le grand écart entre le laxisme du monde occidental et la réaction qu’il provoque chez les fondamentalistes s’apparente de plus en plus à l’opposition entre une longue vie plaisante et riche tant sur le plan matériel que culturel, et une vie consacrée à une cause supérieure. Cet antagonisme n’est-il pas celui qui existe entre ce que Nietzsche nomme le nihilisme actif et le nihilisme passif ? Nous sommes, en Occident, ces derniers hommes nietzschéens, absorbés par nos stupides plaisirs quotidiens, alors que les islamistes radicaux sont prêts à risquer n’importe quoi, à s’engager dans le combat jusqu’à l’autodestruction. *La Seconde Venue*, poème de William Butler Yeats, semble restituer à merveille la situation